



## JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N<sup>os</sup>. 421 à 439.*

PARIS

Ce 14 Octobre 1816.

M<sup>lle</sup> Venzel, qui débute en ce moment aux Français, est une jeune et jolie femme. Jusqu'à présent, elle a obtenu plus de succès dans la comédie que dans la tragédie; néanmoins le parterre galant lui prodigue des applaudissemens dans tous les rôles qu'elle joue, tandis que M. Victor, autre débutant, en reçoit peu, quoiqu'il en mérite beaucoup. On croit et l'on espère qu'ils seront engagés tous les deux.

*Le Tambour et la Vivandière* ont réussi au Vaudeville, grace aux sentimens français qui y sont exprimés. Un peu plus de gaieté ne nuirait pas à cette bluette.

*La Perdrix rouge*, que le théâtre Saint-Martin vient d'offrir, a paru mal accommodée et d'une digestion difficile. *La Pie* a rendu les amateurs exigeans; peut-être les *Corbeaux* les remettront-ils en appétit.

Voici les nouveautés annoncées aux divers théâtres :

*Féodor ou le Butelier du Don*, à l'Opéra-Comique.

*Les Fausses Apparences* ou *Crispin Avocat*, et *le Frère et la Sœur*, à l'Odéon.

*Gusman d'Alfarache*, au Vaudeville.

*Les Deux Testamens*, aux Variétés.

*La Petite Bohémienne*, à l'Ambigu-Comique.

*Catinat*, à la Gaité.

Et *Malck-Adel*, à la Porte-Saint-Martin.

\*



## LES DOMESTIQUES.

Ce sont des femmes et des jeunes gens qui lisent ce Journal. Il faudroit qu'aujourd'hui ils fussent raisonnables, et qu'ils écoutassent avec attention ce petit chapitre consacré à l'économie domestique.

J'ai peur de prêcher dans le désert. Les jeunes gens sont si légers, les jeunes femmes sont si peu ménagères....

Mais prenons garde d'indisposer contre nous notre auditoire en lui faisant un peu trop durement la leçon.

Je vous engage, Mesdames et Messieurs, à ne lire ceci qu'en rentrant du boulevard et quand vous n'aurez plus rien de mieux à faire.

Pendant que vous êtes à la promenade, l'amant de votre *bonne* est venu, votre vin de Bordeaux est bu largement à votre santé, et l'on rit beaucoup dans la cuisine à vos dépens.

Je vais descendre dans des détails mesquins; mais on ne peut pas toujours parler de diamans et de perles, de plumes et de satin, il faut bien de temps en temps se jeter à travers quelques autres sujets pour amuser la compagnie, qui peut-être ne s'en amuse guères.

Si cet article n'est pas gai, il pourra du moins être utile.

Je commence par déclarer que je voudrois n'avoir point de domestiques. Car, à quelques exceptions près, ceux qui vous servent sont des ennemis que vous engraissez comme pour les payer des mauvais tours qu'ils vous jouent.

Je passois sur la place Vendôme, il y avoit assis, sur les bornes qui entourent la colonne, un petit garçon de quatorze à quinze ans, qui me parut avoir une figure honnête. Je lui demandai ce qu'il faisoit là. Il me répondit qu'il cherchoit fortune et qu'il étoit prêt à exécuter les ordres que je jugerois à propos de lui donner. Cet air franc et délibéré me séduisit. Je n'avois point de commissions à faire faire dans ce moment-là, mais nous convinmes que le lendemain de bonne heure, il viendrait chez moi s'établir, pour cirer mes bottes et l'appartement, battre mes habits, faire mon lit, mettre tout à sa place. Je promis de lui donner de bons gages et de le bien habiller. Il vint, et dans les premiers jours, je fus assez content de son service: mais bientôt quelles impatiences ne me causa-t-il pas! Jamais d'habit propre, jamais de bottes cirées; un désordre épouvantable partout, des araignées dans l'antichambre et dans mon alcove, les portes pleines de taches; puis mes souliers, que monsieur chaussoit sans façon, mes cravattes qu'il avoit à son cou, et jusqu'à ma lorgnette qu'il emportoit quand il alloit à l'Ambigu.

Las de ce petit garnement, je lui donnai son compte; et, par



bonté d'âme, je lui laissai ses vêtemens tout neufs, craignant encore qu'il ne sût où aller coucher.

Je fus bien étonné d'être appelé à quelques jours de-là, chez le juge instructeur. C'étoit mon drôle, à figure intéressante, que l'on avoit pris en flagrant délit, arrachant le schall d'une vieille femme qui sortoit, vers dix heures du soir, de faire la partie de boston chez son procureur.

Le schall étoit sur la table ainsi que des draps et des serviettes que mon honnête garçon avoit en garde dans la chambre qu'il occupoit de moitié avec un autre hypocrite de son espèce.

Je n'avois aucune déposition grave à faire contre lui. J'en fus quitte pour cette confrontation. Mais j'appris là à ne pas gager si lestement des domestiques.

Je résolus d'avoir une servante, et de manger chez moi. Je ne puis dire toutes les informations que je pris et fis prendre sur les personnes qui accoururent pour se placer dans ma maison. Les *bonnes* aiment *considérablement* les garçons seuls, qui s'avisent de vouloir vivre à leur ménage. La fille que je choisis avoit les plus honorables certificats de gens qu'à la vérité je ne connoissois point. Mais l'unanimité de leurs témoignages ne m'en parut pas moins fort respectable. Cette fille étoit d'ailleurs grande, forte, et elle s'annonçoit pour excellente cuisinière.

Déterminé par cette qualité précieuse, je l'arrêtai définitivement, et de suite elle entra en fonctions. J'eus à diner une sauce-robert des plus excellentes, et des petits pots de crème qui me firent un plaisir extrême.

Le lendemain matin, les cotelettes que j'avois demandées pour mon déjeuner, étoient parées, panées, et avoient la meilleure façon possible.

Mon café étoit odorant, la crème délicieuse, et toute la semaine je fis une chère fort délicate, m'ébahissant de l'avantage qu'il y avoit à manger chez soi, et y trouvant à la fois joie et profit.

Cependant, il venoit quelquefois de mes parentes me voir dans la journée. Il y en avoit une qui veilloit particulièrement sur mes affaires, et qui vouloit bien prendre la peine de compter le livre de cuisine.

Cela ne plut point à la domestique. Il fallut pourtant en passer par-là, et je ne fis plus attention à ce qui lui convenoit ou ne lui convenoit pas. J'allois mon train, vivant à ma mode, et me croyant servi par la fidélité même; mais voici ce qui arriva.

Quand j'étois à table avec quelques dames et quelques amis, la *bonne* écoutoit; et, plus occupée de nos discours que de son service, elle laissoit échapper de ses mains, ou heurtoit les unes contre les autres, les caraffes, les assiettes, les bouteilles, les fourchettes. Tout tomboit, tout se brisoit, en sorte que tous



les mois il falloit remonter le ménage et jeter dehors deux ou trois louis pour cet objet.

C'étoit le moindre des inconvéniens. Cette fille, que j'avois crue si sage, étoit un diable, et le plus mauvais sujet de tout le quartier. J'avois, sous mes fenêtres, une place de cabriolets, et tous les cochers étoient tour-à-tour admis dans la chambre du démon femelle qui m'avoit été si fort recommandé. Ses comptes étoient pis que des mémoires d'apothicaire. Elle portoit sur son livre des pains de sucre dont je n'avois pas goûté. Si elle achetoit du beurre, c'étoit toujours (à l'entendre), du beurre d'Isigny, de première qualité, tandis que vérification faite, je n'avois jamais avec mes radis que du beurre Breton, vieux et salé. Elle me trompoit sur le prix, sur le poids; c'étoit un vrai pillage.

Ajoutez à cela les médisances, les commérages, les calomnies. On vouloit tout savoir, on décachetoit mes lettres, on forçoit mes tiroirs. On me faisoit suivre, on m'épioit; et mes pauvres amours, que je croyois si mystérieux, étoient, grace à ma trompette, un sujet de scandale.

Ce fut le porteur d'eau qui m'instruisit de toutes ces belles choses. Ce brave homme avoit fait la cour à ma servante, et il n'en avoit point été rebuté, mais on lui avoit donné trop vite un successeur; et dans le délire de sa jalousie, il étoit venu me faire ses révélations.

Je ne le remerciai qu'en le poussant à la porte. Je n'aime pas les délateurs, même quand leurs confidences me portent bénéfice. Mais enfin, en me défaisant du galant, je me défis aussi de la maîtresse, et je ne sais quelles noirceurs elle n'a pas cherché à me faire depuis.

Les gens d'un certain monde ne s'imaginent pas tout le mal que peut faire un ennemi obscur....

Par trop de foiblesse et d'indulgence, je m'en étois fait un dont j'ai eu toutes sortes de peines à me débarrasser. Je ne suis pas bien sûr encore d'en être quitte. Mais enfin, j'ai renoncé pour toujours à cette race de domestiques. J'aurai une femme du dehors qui viendra un moment le matin balayer, nettoyer. Je la payerai chaque jour. J'en changerai quand bon me semblera. Aucune n'entrera dans les détails de ma vie. En sortant j'emporterai ma clef.... Cela sera bien ennuyeux, et je crains bien, en voulant éviter un mal, de tomber dans un pire.

\* \*

#### *Note de l'Éditeur.*

M. \*\* a écrit dans un moment d'humeur, mais sa boutade ne prouve rien.

Il y a de bons domestiques et en grand nombre. On en connoît qui, quoique mal payés, mal nourris, quelquefois battus par leurs maîtres, ne leur en restent pas moins dévoués et fidèles.

*Couplets pour la Fête de Thérèse ,*

Chantés le 14 octobre 1816.

AIR : *Urlurette , ma Tante Urlurette.*

Moi , qui chante rarement ,

Je dis , dans un tel moment :

Chantons , ne vous en déplaise ,

Pour Thérèse , (*bis.*) } *Reprise*

Chantons pour Thérèse. } *en chœur.*

Qui voit-on , dites-moi ça ,

Quoique grand'mère déjà ,

Aussi fraîche qu'une fraise ?

C'est Thérèse , (*bis.*)

Amis , c'est Thérèse

Sensible et bonne en tout temps ,

Qui s'emporte en peu d'instans ,

Mais qui , dans un tour s'appaise ?

C'est Thérèse , (*bis.*)

Amis , c'est Thérèse.

Qui vous reçoit toujours bien ,

Et ne fait désirer rien ,

Qui met chacun à son aise ?

C'est Thérèse , (*bis.*)

Amis , c'est Thérèse.

Dans tout le Calendrier ,

( Vous ne pouvez le nier ) ,

Il n'est qu'un nom qui nous plaise ,

C'est Thérèse , (*bis.*)

Amis , c'est Thérèse.

Voici déjà cinq couplets ,

Aujourd'hui j'en chanterais

Pour le moins quatorze ou seize ,

Pour Thérèse (*bis.*)

Pour fêter Thérèse.

Toi qui chéris ton époux ,

Toi qu'on chérit parmi nous ,

Que sur la joue on te baise ,

Ma Thérèse , (*bis.*)

Qu'on baise Thérèse.



~~~~~

*Quelques souvenirs du voyage d'une Française en Angleterre ,  
au commencement du 19<sup>me</sup>. siècle.*

Les trottoirs qui bordent les grandes routes, sont une galanterie pour les étrangers; car les nationaux, soit par vanité, soit par mollesse, ne voyagent point à pied. On voit les fermiers à cheval conduire leurs charrettes; hommes et femmes s'entassent avec une grande témérité sur l'impériale des nombreuses voitures publiques. Les plus timides remplissent de longues gondoles, montées sur huit à dix roues fort basses, et contenant trente à quarante personnes. On croit voir des barques qui naviguent sur des grands chemins et obéissent aux doubles habitudes d'une nation amphibie.

Les auberges frappent par leur magnificence. On y est servi avec l'exactitude et la propreté qui paroissent naturalisées dans ce pays. On ne sent pourtant pas dans l'accueil qu'on y reçoit la franchise et la bienveillance qui, quelquefois en France, dédommagent des mauvais gîtes. Je ne sais quoi de servile, de triste et d'intéressé, perce dans les manières, et vous dit que, si le riche doit y attendre une complaisance sans bornes, le pauvre auroit tort d'y chercher de l'humanité.

Par le bienfait des incendies, Londres a passé de l'état de ville de bois à celui de ville de brique, et paroît disposée à s'y tenir. Figurez-vous de longues files de petites maisons étroites, sans grâce et sans proportion, d'une couleur triste et monotone, d'une nudité qui repousse l'œil, ou d'une bigarrure qui choque le goût; des fenêtres percées sans encadrement dans des trous, et des rez-de-chaussée séparés de la rue, comme autant de ménageries, par des fossés et de lourdes clôtures de fer; ajoutez que la plupart de ces constructions élevées à la hâte par d'avidés entrepreneurs, sur des terrains loués à terme, manquent entièrement de solidité, et qu'on peut verser ici dans sa maison comme dans sa voiture. Reconnaissez à ces traits la patrie d'un peuple commerçant, voyageur et inconstant, qui n'estime que les richesses portatives, et pour qui une habitation n'est jamais qu'un entrepôt ou une auberge. Londres, considérée comme monument d'une grande nation, n'offrira donc à l'observateur qu'une ville médiocre; mais on y verra toujours un camp bien aligné et le plus riche bazar du monde.

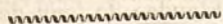
Si un voyageur me racontoit que, sous le sol desséché de la Perse ou de la Thébàide, des hommes creusent leurs demeures, je le croirais sans peine; mais que dans Londres, que dans cet humide séjour de la goutte et des rhumatismes, chaque maison ait un ou deux étages souterrains, et qu'un tiers



de la population y soit enfouie , voilà ce que je ne puis ni dissimuler ni concevoir. Est-ce indolence , avarice , inhumanité ? je l'ignore. Je n'y remarquerai donc qu'une extrême opposition aux usages des peuples voisins. Tandis que le Français , jettant grenier sur grenier , paroît curieux de percher dans les nuages , l'Anglais s'enfonce tristement dans des terriers : l'un élève et se pique de légèreté , l'autre creuse et affecte la profondeur ; c'est là son instinct et son génie.

Les bals masqués sont un champ ouvert à la malignité humaine. On sait combien en France ces rendez-vous paroissent vifs , piquans , animés ; les sots n'y sont vraiment pas reconnoissables , les femmes les plus ordinaires y deviennent d'aimables inconnues , et le plaisir de l'anonyme y fait pétiller tous les esprits. Mais qui pourra jamais imaginer , sans l'avoir vu , ce que c'est qu'un bal anglais. Hommes et femmes se promènent en silence comme autant d'automates. Trop fiers pour se déguiser , ils tiennent leur masque à la main. Tout le plaisir , tout l'esprit de la fête consiste dans le choix des costumes , qui désignent ordinairement un caractère , une époque , un personnage , et sont quelquefois magnifiques et chargés de diamans loués à très-haut prix pour la durée du bal. Les muets des deux sexes qui étalent ces mascarades sont la meilleure compagnie de l'Angleterre , et ont l'air de s'amuser tous comme des Chartreux qui méditeroient dans un cloître sur le jugement dernier.

( *Raison , Folie , petit Cours de Morale mis à la portée des vieux enfans.* Troisième édition. 2 volumes in-8° ; prix , 10 francs , et , port franc , 12 francs , à Paris , chez Deterville , libraire , rue Hautefeuille , n°. 8 ; et Delaunay , libraire , au Palais-Royal. )



Le sieur *Tripet* père , fleuriste , offre aux personnes qui cultivent les fleurs et les légumes , et qui désirent renouveler leurs jardins , un cornet de graines de fleurs superbes , pour 5 francs ; et pour pareille somme , un cornet de graines de légumes du premier choix. Il donnera , par-dessus le marché aux personnes qui prendront les deux lots , six pépins d'un giraumont de damas , qui a été servi sur les premières tables et trouvé délicieux ; 6 pépins d'un potiron à chair verte , de Jérusalem ; et 100 graines du Chou frisé de Russie , que l'on appelle Capousta. Ces trois derniers objets , à part , coûtent 1 franc. S'adresser à M. Tripet père , rue St.-Guillaume , n°. 5 , près la rue des Saints-Pères , et affranchir la lettre de demande et l'argent.



## O U V R A G E S N O U V E A U X .

*Etrennes à ma Fille , ou Soirées amusantes de la Jeunesse ;* par M<sup>me</sup>. Dufrénoy. Seconde édition. 2 volumes in-12, l'un de 276, pages, orné de 4 gravures; l'autre de 286 pages, orné de 4 gravures également. Prix : 6 francs, et, par la poste 7 francs 50 centimes ; à Paris, à la librairie d'éducation d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n<sup>o</sup>. 30.

*Lettre à M. le vicomte de Châteaubriand , Pair de France.* Brochure in-8<sup>o</sup>. de 37 pages : prix, 1 franc, et, port franc, 1 franc 25 centimes, à Paris, chez Alexis Eymery, rue Mazarine, n. 30.

## M O D E S .

Les garnitures de chapeaux consistent tantôt en chicorées, tantôt en bouillons, tantôt en demi-torsades. Outre ces ornemens, il y a quelquefois, pour remplacer les fleurs, dont la mode commence à se passer, un très-gros nœud sur le côté droit. L'étoffe qui forme ce nœud est presque toujours bordée. Nous avons dit qu'on mettoit presque indifféremment du vert, du lilas et du rose sur du noir. C'est avec du vert, quelquefois avec du jaune que l'on borde le blanc. Le jaune se porte actuellement sans mélange ; il en est de même du rose. On fait depuis quelques jours, des capotes couleur citron, à passe longue, garnie d'une blonde ; le fond de ces capotes est comme plaqué, et forme crête au-dessus de la passe. Il y a des capotes couleur de rose à-peu-près de la même forme, qui sont ornées d'un gros nœud de ruban rose à raies de gaze blanche près des bords.

Les produits chimiques du sieur Bès continuent de faire le plus bel et le plus utile ornement de la toilette. Pour blanchir la peau, dissiper les rougeurs et faire disparaître les boutons, on se sert de sa *Crème d'Albâtre* ; sa *Pommade Régénératrice* arrête la chute des cheveux ; son *Elixir Dentifrice* calme à l'instant les douleurs de dents ; et le *Parfum des Rois* charme l'odorat des personnes les plus susceptibles. Le domicile de M. Bès est rue de Grenelle-St.-Honoré, n<sup>o</sup>. 34.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1598 et 1599.